

Le scepticisme

«Ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude.»
Friedrich Nietzsche (1844-1900)

1. Deux formes de scepticisme : courant et philosophique

Dans ce texte, nous allons étudier un mouvement philosophique majeur appelé «*scepticisme*». Nous allons présenter une forme modérée de scepticisme, puis nous allons le critiquer. Pour commencer, définissons-le.

Il convient au départ de distinguer le sens *courant* du mot scepticisme de son sens *philosophique*. Le vocable français *sceptique* vient du grec *σκεπτομαί / skeptomai* et signifie «examiner», «observer», «chercher», et pas seulement «douter». Toutefois, c'est l'idée de *doute* qui prévaut en français. On qualifie une personne de *sceptique* quand une opinion, une idée, un projet, etc., ne le convainc pas. Comme on dit, elle a des *doutes*. Par exemple, les électeurs restent «sceptiques» devant les promesses électorales. *Être sceptique*, au sens courant du terme, c'est être incrédule, c'est ne pas croire ou endosser une croyance. Le sceptique s'oppose autant au dogmatique, qui refuse de mettre en doute ses croyances, qu'à la personne crédule qui croit tout ce qu'on lui dit. Le scepticisme apparaît donc comme une vertu mitoyenne entre le dogmatisme, d'une part, et la crédulité, d'autre part. C'est d'ailleurs ce qui explique la fortune du scepticisme puisqu'il apparaît comme une position raisonnable face à deux positions aussi inacceptables l'une que l'autre. Voilà pour ce qui concerne le scepticisme au sens courant du terme.

Au sens *philosophique*, loin de se complaire dans le doute, le sceptique est celui qui, comme l'indique son sens étymologique, continue à chercher et à examiner. S'il continue à chercher et à examiner, c'est qu'il n'a encore rien trouvé, c'est-à-dire qu'il n'est pas en mesure de se prononcer sur ce qui est vrai ou faux. Y parviendra-t-il jamais ? Le philosophe sceptique refuse de se prononcer là-dessus, comme il refuse de se prononcer sur quoi que ce soit. Sa position veut éviter tout enfermement, tout «dogmatisme» ; en particulier, il refuse de se confiner au doute systématique. Pour lui, celui qui doute, au sens courant du terme, a de bonnes raisons de croire que telle vérité qu'on lui propose est fautive. Douter, donc, c'est une forme de jugement en faveur de la vérité. Or, le philosophe sceptique ne veut croire ni en la vérité ni en la fausseté. Son idéal est de ne se prononcer ni en faveur ni en défaveur de la vérité. En somme, il vise la neutralité. Pourquoi ? Parce que cette position remonte aux

philosophes sceptiques grecs qui associaient étroitement *connaissance* et *bonheur*. Comment être heureux lorsqu'on est convaincu que les choses que nous aimons et désirons possèdent véritablement les qualités que nous leur prêtons ? Il se pourrait que ces qualités soient illusoires. Je suis par exemple follement amoureux et je prête à l'être aimé quantité de qualités (beauté, gentillesse, joie de vivre, etc.) que cette personne ne possède peut-être pas. Plus généralement : comment *savoir* en toute certitude que les qualités que nous prêtons aux choses ou aux êtres résident véritablement *dans* les êtres eux-mêmes, qu'elles ne sont pas plutôt des impressions ou des perceptions de notre part ? Voilà le problème philosophique qui hante le philosophe sceptique grec. Il nous invite, en somme, à *retenir notre jugement* (*l'épochè*) quant à *la nature réelle des choses*, et à *abolir sur ce point précis toutes nos croyances*¹. Il y va de notre *bonheur*. Pour le philosophe sceptique, la recherche du bonheur paraît donc étroitement liée à l'effort consistant à montrer non seulement que la *connaissance est impossible*, mais qu'il est impératif de vivre sans croyance quant à la nature réelle des choses.

2. Le scepticisme modéré

Le scepticisme se présente avant tout comme une entreprise de nature *épistémologique* avant d'être une démarche liée au bonheur. Le mot *épistémologie* nous vient encore une fois du grec *ἐπίσταμαι* / *épistamai* qui signifie savoir ou science. Évidemment, la «science» (latin *scientia*) n'est qu'une manifestation du savoir - sans doute, selon plusieurs, la forme par excellence du savoir. La formule qui résume bien l'épistémologie est la *connaissance de la connaissance*. L'épistémologie étudie *les problèmes relatifs à la connaissance humaine en général* (et de la connaissance scientifique en particulier). En somme, l'épistémologie s'intéresse à la nature, à l'origine ainsi qu'aux limites du savoir. La longue vie de l'épistémologie indique que, pour bon nombre de philosophes, *la connaissance existe* et que, par une réflexion rigoureuse, il est possible de définir précisément ce que c'est que de *connaître*. Nous avons vu au Texte 4 que, pour Platon, la connaissance véritable est une sorte de ressouvenir des Idées que la raison a connues dans un monde transcendant, le fameux Monde Intelligible des Idées. Le philosophe sceptique ne partage pas le point de vue de Platon. Le philosophe sceptique interroge encore et est toujours en quête de la connaissance. Il n'a pas encore trouvé de connaissance digne de ce nom, et peut-être n'en

¹ Voir le Texte 5, *Le scepticisme de Sextus*.

trouvera-t-il jamais.

Le scepticisme grec est radical : il réclame l'abolition de toutes croyances. Pour bon nombre de philosophes favorables au scepticisme, ce projet n'est pas viable. Comment vivre en effet sans rien croire ? De plus, le projet est parfaitement incohérent, car pour vivre sans croyance, encore faut-il y croire...

Aussi, des philosophes ont cherché à définir une forme moins radicale, «adoucie», «mitigée», ou mieux, «modérée» de scepticisme. C'est le cas du philosophe écossais du siècle des Lumières, David Hume (1711-1776).

Dans ce qui suit, nous examinerons quelques bonnes raisons d'être sceptique au sens modéré du terme. Le philosophe sceptique modéré estime que la connaissance, sans être impossible, est vulnérable, de sorte qu'il convient d'être fort prudent avant d'affirmer quoi que ce soit.

3. Quelques bonnes raisons d'être sceptique

a) Les sens sont trompeurs

La majeure partie de ce que nous pensons connaître provient des sens : de la vue, du toucher, de l'ouïe, du goût et de l'odorat. C'est du moins ce que soutient la théorie *empiriste* de la connaissance. Je sais par exemple qu'il y a un arbre dans ma cour arrière puisque je le vois ; je sais aussi que des motocyclistes circulent, car j'entends le vrombissement de leurs engins aux alentours et, en jetant un coup d'œil à la fenêtre, je puis les voir. Les philosophes d'obédience *empiristes* affirment que notre connaissance provient de l'expérience sensible : grâce aux sens du toucher, de l'odorat, etc., nous acquérons de l'information. L'homme de la rue fait confiance aux sens, car il suppose que l'information qu'il en reçoit est fiable. Or, le sceptique conteste ce présupposé considérant qu'il ne va pas de soi. Voyons quelques cas simples qui militent contre la fiabilité des sens.

Le miroir a de multiples usages : pour le rasage, il permet un examen précis de la peau ; lorsque nous circulons en voiture, il permet de voir, etc. Lorsqu'on se rase, on présume habituellement que l'image apparaissant dans la glace représente précisément l'objet dont elle est l'image. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le rasage est généralement un succès. Toutefois, lorsqu'on procède à un examen méticuleux de l'effet réfléchissant, il appert que tout miroir déforme la réalité. Par exemple, tenez le *Petit Robert* droit devant un miroir. Vous aurez du mal à lire ce qui est écrit sur la couverture, car les lettres vont de droite à gauche ; pourtant, lorsque vous lisez le titre du dictionnaire en plaçant celui-ci devant vous, les lettres

vont de gauche à la droite. Ainsi, lorsque vous vous regardez dans un miroir, vous ne vous voyez pas comme les autres vous voient. Ce que vous voyez est inversé et subtilement modifié. Le rasage réussit parce que nous nous sommes habitués à cette situation, mais il serait erroné de croire que nous nous voyons tel que nous apparaissions dans la glace.

Il existe des tas d'autres exemples similaires dans la vie courante. Un bâton droit plongé dans l'eau paraît courbé ou cassé ; nous ne croyons cependant pas qu'il soit réellement courbé ou cassé. Les voies d'un chemin de fer paraissent se croiser au loin ; pourtant, lorsque nous atteignons le point où les rails paraissent se rencontrer, ils demeurent parallèles. À la télévision, les roues d'une automobile paraissent tourner vers l'arrière, pourtant l'automobile roule vers l'avant. On pourrait multiplier à l'infini les exemples de fausses perceptions. Chacun de ces phénomènes est trompeur. Ainsi, si nous admettions que les choses sont telles que nous les percevons, nous serions dans l'erreur quant à ce qu'elles sont réellement : les bâtons plongés dans l'eau seraient véritablement courbés, les lettres lues dans un miroir seraient réellement inversées, les roues des autos tourneraient vers l'arrière, etc.

Ce sont là ce qu'on appelle des "illusions d'optique". C'est genre d'exemples, qu'on appelle «illusions d'optique», donne des munitions au sceptique. Partant de l'examen de cas du même type, le sceptique montre que nos croyances les plus élémentaires et les plus communes sont fragilisées par le doute. Prenons le cas du bâton plongé dans l'eau. Comment être *parfaitement assuré que le bâton ne soit pas courbé ou cassé*? Bien sûr, il paraît droit hors de l'eau, mais il paraît aussi brisé ou courbé dans l'eau. Et si je plonge ma main dans le bassin et que je frotte le bâton pour vérifier s'il est courbé ou cassé, puis-je avoir confiance à ma sensation du toucher ? N'ai-je pas déjà touché des choses qui me semblaient douces et belles, mais qui me parurent tout à fait différentes après que j'eus ouvert les yeux ? Qu'est-ce qui nous autorise à donner tort à la vue et raison au toucher ? Non seulement les sens nous trompent-ils, mais il ne semble pas possible, sans circularité, de fonder la véracité des sens sur les sens eux-mêmes. Aussi étrange que cela paraisse, il semble impossible de savoir si le bâton dans l'eau est ou non courbé ou cassé.

b) Le savoir scientifique est incertain

La science, aussi surprenant que cela puisse sembler, constitue également une raison qui milite en faveur du scepticisme modéré. Commençons par poser quelques évidences touchant la nature du concept de *connaissance*. Quelqu'un affirme par exemple que «la lune est à 100 kilomètres de la terre». Évidemment, il se trompe, car la lune paraît beaucoup plus

éloignée de la terre (la distance Terre-Lune étant de 384 400 km). Il ne *sait* pas ce qu'il prétend *savoir*. Donc, l'un des traits caractéristiques du concept de connaissance est qu'*on ne peut connaître quelque chose si ce qu'on prétend connaître est faux*.

Un autre trait caractéristique de la connaissance est qu'*elle implique la certitude*. Ce second trait est relié au premier. Ainsi, lorsque la météo annonce de la pluie aujourd'hui, et pas pour demain, nous ne pouvons pas savoir, au sens strict du terme, qu'il va pleuvoir aujourd'hui et qu'il ne pleuvra pas demain, car il est fort possible qu'il ne pleuve pas aujourd'hui mais qu'il pleuve demain. Notre savoir est incertain. C'est ce qui explique que bon nombre de philosophes qui se sont penchés sur cette question soutiennent que si nous savons telle et telle chose, il s'ensuit, au sens strict du terme, qu'il nous est impossible d'être dans l'erreur quant à ce que nous prétendons savoir. En conséquence, savoir implique la certitude. D'où le second critère touchant la connaissance : *si nous savons quelque chose, alors nous le savons avec certitude*. Voilà précisément le critère que rejette la science, ce qui conduit directement au scepticisme. Voyons la chose plus près.

La vaste majorité des scientifiques s'accordent pour dire que la théorie scientifique est fondée sur des *observations*. Certaines de ces observations, il va de soi, correspondent à des réalités actuelles, telle un volcan en irruption. Mais que dire de l'observation astronomique d'une *supernova*² ? Elle pourrait être erronée pour diverses raisons. Par exemple, les appareils technologiques (songeons au télescope spatial Hubble) peuvent être défectueux ; de plus, il se peut que ceux et celles qui effectuent ces observations soient fatigués ou sous l'influence de drogues, ou en train de dormir et de rêver. Mais laissons de côté ces objections accessoires. L'argument central est qu'une loi scientifique repose sur des *observations passées*. Par exemple, la loi physique qui veut que l'eau bout à 100° C au niveau de la mer fut établie sur la base d'observations antérieures réalisées sur une longue période. Par le passé, et sous des conditions adéquates, les scientifiques ont toujours noté que l'eau se comportait de la même façon. La question dès lors se pose : le scientifique peut-il affirmer qu'il est *absolument certain* que l'eau bout toujours à 100° C au niveau de la mer ? La réponse est un non catégorique. C'est que l'expérience passée ne garantit pas ce qui va se passer dans l'avenir. Donc, les observations passées ne garantissent pas la certitude. Certes, il est possible que jusqu'ici et ce, pendant près de trois millions d'années, l'eau ait bouilli à cette température. Cependant, aussi surprenant cela paraisse-t-il, il se peut que la semaine

² Une *supernova* est une étoile en fin de vie qui explose. La lumière qu'émet l'étoile en explosion est comparable à celle d'une galaxie toute entière. La dernière *supernova* à avoir été observée dans la Voie Lactée date de 1604. Pourtant, lors de son explosion apparaissaient sur terre les premiers Homo sapiens... Il y aurait

prochaine l'eau cesse de bouillir à la même température. Ou il se pourrait que les lois physiques soient cycliques au sens où, pendant trois millions d'années, l'eau bout à une certaine température, et à une température différente pendant les trois prochaines millions d'années, et ainsi de suite. Comme ce scénario reste vraisemblable, il s'ensuit qu'aucun scientifique ne peut s'aventurer et affirmer avec certitude qu'il sait que l'eau continuera à bouillir à 100° C. Sachant cela, les scientifiques disent qu'il est *hautement probable*, étant donnée l'expérience passée, que l'eau continuera à bouillir à 100° C, sans toutefois affirmer qu'ils en sont certains.

Des philosophes de la science souscrivent à l'analyse précédente et tentent de redéfinir la connaissance en éliminant l'incertitude qui trouble nos esprits. D'après ces philosophes, connaître signifie simplement *ce que la communauté des scientifiques admet à un moment donné comme vrai*. Conséquemment, les lois de la physique, incertaines mais hautement probables, doivent être considérées comme des connaissances à part entière. Toutefois, si l'on épouse cette conception «révisionniste» de la science, une loi considérée comme vraie en l'an 2000 pourra être considérée fautive en 2001. Par ailleurs, cela serait incohérent avec l'idée admise suivant laquelle on ne saurait connaître quelque chose qui est faux. La conception révisionniste de la connaissance scientifique doit donc être rejetée. Or, comme le scepticisme clame que l'être humain ne pourra jamais parvenir à la connaissance, et puisque les scientifiques s'accordent pour dire que la certitude touchant la connaissance est impossible, la science professe donc une forme de scepticisme modéré.

c) La science critique du sens commun

En plus d'endosser une certaine forme de scepticisme, la science met en question notre image courante du monde, fondée sur le «gros bon sens», le sens commun. Cette image repose sur notre expérience quotidienne, à une échelle macroscopique, basées sur les cinq sens (la vue, le toucher, l'ouïe, le goût, le l'odorat). Nous sommes tous en mesure d'observer le soleil et la lune. Nous pouvons tous sentir la terre sous nos pieds. L'observation à l'échelle humaine est sans équivoque : la terre est plate et le soleil se déplace d'est en ouest. Depuis les temps immémoriaux, c'est l'image du monde que se font les hommes. Or, la science réfute cette image erronée qu'elle considère comme erronée : la terre n'est pas plate, elle n'est pas immobile, et le soleil ne tourne pas autour de la terre... Il faut donc conclure que si la science a raison, l'information acquise par nos sens est souvent fautive.

donc parfois un décalage énorme entre ce que nous observons et la réalité.

Prenons un autre exemple. N'importe qui est d'avis que l'eau n'est qu'un liquide servant à diverses fins : boire, laver, assouplir, réduire d'autres liquides, etc. Or, ce que la chimie nous dit à propos de l'eau diffère de tout cela. L'eau, comme chacun sait, c'est H₂O ; elle n'est qu'un amalgame de molécules d'hydrogène et d'oxygène. Or, ces molécules sont invisibles à l'œil nu. L'eau est donc toute autre chose que les particularités courantes que nous percevons (permet d'étancher la soif ; rincer, assouplir, en plus d'être fluide et la transparente). D'après le chimiste, ces caractéristiques de l'eau résultent des gaz invisibles que sont l'oxygène et l'hydrogène. Ainsi, d'après la science, nos sens nous cachent la nature véritable de l'eau, et ici encore, semblent nous fourvoyer.

Un dernier exemple. Le sens commun nous incite à croire que beaucoup d'objets sont parfaitement solides. La table sur laquelle j'écris en ce moment est solide et offre une résistance à la pression. Or, d'après le physicien, la table est en bonne partie vide et elle n'est pas véritablement solide ! En effet, notre perception visuelle et tactile de sa solidité nous induirait en erreur. La vérité est que la table n'est qu'un faisceau de particules électriques invisibles – des molécules - occupant entre elles un vaste espace vide !

La conclusion qu'il faut tirer de ces exemples (il y en aurait bien d'autres à évoquer) est que le sens commun se trompe totalement quant à la nature véritable de la réalité. Nous n'avons aucune bonne raison de penser que l'expérience sensible nous livre une image adéquate du monde. En rejetant le sens commun au profit d'une image complexe et hautement contre-intuitive de la nature véritable des choses, la science se fait la championne du scepticisme. Elle démontre que les sens ne nous donnent pas l'explication adéquate de la nature véritable du monde.

Résumons. Nous avons commencé avec la position du sens commun suivant laquelle l'être humain connaît sans aucune difficulté. La connaissance résulterait de l'expérience sensible faite basée sur les cinq sens. Toutefois, lorsque nous examinons soigneusement l'information acquise par ceux-ci, la certitude de la connaissance s'étirole. La science montre par ailleurs que le sens commun est dans l'erreur, mais le grave problème est qu'elle aussi fait appel aux sens. Les scientifiques sont ainsi conduits à admettre que la science comporte un élément d'incertitude. Ce qui est plus sérieux, c'est que la science critique le sens commun parce qu'il fait appel aux sens, mais elle aussi, au fond, fait appel aux sens.

Donc, les objections du scepticisme contre la connaissance ne sont pas si aberrantes qu'elles paraissent de prime abord. Existe-t-il d'autres conceptions de la connaissance qui

peuvent sauver la connaissance de sa déchéance ? C'est que nous allons examiner.

4. La réplique rationaliste

Il importe de savoir que la majorité des philosophes d'hier et d'aujourd'hui ont rejeté le scepticisme. Dans cette section, nous allons présenter la réplique du philosophe rationaliste face aux objections du scepticisme. À l'égard des doutes soulevés précédemment, supposons qu'un partisan du *rationalisme*, par exemple Platon (voir Texte 4), fasse valoir que s'il paraît impossible de corriger les informations fournies par les sens, cela est néanmoins possible au moyen de la *raison*. Celle-ci, en effet, nous dit que, malgré les apparences présentées par les sens, il *n'est pas raisonnable de penser* qu'un bâton droit soit courbé par de l'eau car *il n'est pas raisonnable de penser* que l'eau courbe les bâtons qui sont réputés être des objets rigides et résistants aux liquides. Ainsi, malgré ce que les sens nous disent, la *raison* nous assure, elle, qu'il ne se peut pas qu'un objet rigide soit modifié par un liquide.

D'après le rationalisme, grâce à la raison, on peut connaître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Qui voudrait contester qu'un bâton n'ait pas de longueur ? ! Avez-vous déjà trouvé un bâton qui n'avait pas de longueur ? Impossible, répond le philosophe rationaliste. Car, *par définition, un bâton a une longueur, sinon ce n'est pas du tout un bâton*. Tout bâton *doit* avoir une longueur. C'est une *nécessité de la raison*, dit le rationaliste. De même, il est ridicule de douter que ma mère soit une femme ! Car, par définition, une mère est de sexe féminin. C'est aussi là une *nécessité de la raison*. En osant mettre en doute ces vérités de la raison, le sceptique se couvre de ridicule.

«Tout bâton a une longueur», «Une mère est une femme», « $2 + 2 = 4$ », «Tout effet a sa cause», etc., sont ce que les philosophes appellent des *vérités de la raison*, c'est-à-dire une vérité que la raison seule nous enseigne. Si vous admettez que $2 + 2 = 4$, et que $4 = (8 - 4)$, alors $2 + 2 = (8 - 4)$. - «C'est évident !», allez-vous dire. «C'est comme si on disait : si $A = B$, et si $B = C$, alors $A = C$! C'est évident !» - Comment donc le savez-vous ? - «C'est simple, *il suffit de raisonner* !» - Exactement. Le raisonnement précédent suit en fait la loi logique suivante : Si $A = B$, et que $B = C$, alors $A = C$. Cette loi logique exprime plus généralement la nécessité de la vérité. C'est une loi de la raison.

Les philosophes rationalistes raffolent des vérités de la raison. Pour eux, ce sont les seules vérités qui existent; le reste est nébuleux, peu fiable et incertain. Parménide (voir Texte 4, section 3e), par exemple, dira que c'est une *vérité de la raison* que vous ne pouvez nier ce qui n'est pas !

«*Ce qui n'est pas tu ne saurais ni le connaître — car il n'est pas accessible*
— *Ni le faire comprendre.*»

Comment, en effet, pourrait-on dire quoi que ce soit à propos de ce qui n'est pas, dont dire qu'il est? Aussi, Parménide conclut à cette autre *vérité de la raison* :

«*Ce qui peut être dit et pensé doit nécessairement être.*»

Logiquement, il faut donc admettre avec Parménide que ce qui ne peut être dit et pensé ne doit pas nécessairement être. En somme, dit Parménide :

«*Être et pensée sont un.*»

Le sceptique est donc pas illogique, car il ne peut douter de ce qui est faux, c'est-à-dire penser ce qui n'est pas. Comment le pourrait-il ? Comment penser ce qui n'est peut-être pas ? Impossible. Le sceptique, d'après Parménide, *ne sait pas* du tout de ce dont il parle ! Ses paroles paraissent faire sens, mais, au fond, c'est du pur charabia.

De plus, sans le réaliser, le sceptique use de *vérités de la raison* qu'il rejette par ailleurs. C'est là une autre objection du rationalisme contre lui. Par exemple, lorsque que le sceptique dit qu'il ne sait pas si une chose est vraie ou fausse (le miel est-il sucré ou non ?), il admet implicitement qu'il croit qu'une chose est *ou bien vraie ou bien fausse*. C'est encore là une *vérité de la raison* : *ou bien un jugement est vrai, ou bien il est faux*. C'est une *loi de la raison* appelée par les logiciens de «loi de bivalence». De cette vérité de la raison les logiciens font découler cette autre vérité, appelée «la loi de non-contradiction» : *un jugement ne peut être à la fois vrai et faux*.³ Aussi, si le sceptique pousse la prétention jusqu'à douter de ces vérités de la raison, il devient carrément inintelligible. Au fond, d'après le philosophe rationaliste, poussé à ses ultimes extrémités, le sceptique se réfute lui-même : il tient pour vrai ce qu'il remet par ailleurs en question. C'est la critique la plus cinglante jamais adressée au sceptique.

5. Objections contre le rationalisme

Malheureusement, la raison comporte aussi des failles. D'abord, le rationalisme n'a véritablement rien à répondre à l'objection suivant laquelle les lois scientifiques renferment de l'incertitude. Celles de la physique, par exemple, ne sont pas des *vérités de la raison*. Elles n'ont pu être découvertes grâce à la raison seule, mais en bonne partie par l'observation. Certes, les mathématiques sont remplies de vérités de la raison, mais pas la physique ni la biologie et les autres sciences. Ce n'est pas un hasard si, pour le rationalisme, le modèle idéal

de la connaissance a toujours été les mathématiques. À l'entrée de l'école de Platon était inscrit l'avertissement suivant: «Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.»

En fait, en mettant si fortement l'accent sur la raison comme seule source de la connaissance, le rationalisme néglige le fait que beaucoup de connaissances nous viennent des sens. Quelqu'un, par exemple, qui n'a jamais vu la neige ne pourra jamais deviner par sa seule raison que la neige est blanche. À cela le rationaliste rétorque que l'idée de neige est indissociable de celle de blancheur. Si quelqu'un ignore que la neige est blanche, il ignore un aspect essentiel de la neige, à savoir sa blancheur. A-t-on jamais rencontré de la neige noire ou mauve ? Celui qui ignore que la neige est blanche *ne sait pas* ce qu'est la neige ; c'est comme s'il disait que l'eau n'est pas un liquide... Si je dis connaître ce qu'est l'eau et que je nie que l'eau soit un liquide, je *ne sais pas* ce qu'est l'eau. C'est que l'idée de l'eau entre pour ainsi dire sous l'idée plus large de liquide. La réplique de l'empiriste ici consiste à dire que ces fameuses idées mentales de neige, de blancheur, d'eau et de liquide viennent, non pas de la raison, mais de l'expérience sensible.

L'*empirisme* est pour ainsi dire l'ennemi juré du rationalisme. Toutefois, ils font alliance contre le scepticisme puisque l'un comme l'autre croient que la connaissance est possible. Contrairement au rationalisme qui prétend que toute connaissance provient de la raison, l'empirisme affirme que la connaissance vient des *sens*, bien qu'il admette que nos sens nous trompent parfois. Mais, justement, ils ne nous trompent pas toujours.

*

³ On doit à Aristote (384-322 avant notre ère) la formulation des lois logiques élémentaires.

QUESTIONS SUR LE TEXTE F

Le scepticisme

1. Distinguez le scepticisme courant du scepticisme philosophique.
2. Énoncez dans vos propres mots les arguments en faveur du scepticisme.
3. Formulez les objections du rationalisme face au scepticisme.
4. Expliquez l'objection qu'adresse le rationalisme à l'empirisme à l'aide de l'exemple de la vue et du toucher.